

d'instabilité et l'interprétation reste assez basique – nul doute que l'artiste gagnera en puissance émotionnelle et trouvera la pétillance gracieuse caractéristique de ce rôle. L'Amelia de Saïoa Hernandez déçoit franchement. Si l'ampleur impressionnante de la voix en impose, la soprano espagnole oublie toute nuance et tout rubato, privilégiant le volume sur la subtilité, accumulant les sons durs et les aigus agressifs. Lester Lynch compose un Renato assez bonhomme à défaut d'être très personnel. Le timbre est plus granuleux que mordant, et le chanteur est parfois fâché avec la justesse. Ses complices conspirateurs Kevin Short et Adam Lau, peinent plus encore à convaincre. Saluons en revanche l'Ulrica d'Elisabeth Kulman, pleine d'assurance et aux graves puissants. Annika Gerhards campe un Oscar viril et solide auquel ne manque qu'une certaine fraîcheur coquine. Marek Janowski conduit ce *Bal* avec fougue. Malgré quelques beaux élans lyriques, on regrette par moments une certaine précipitation qui ne laisse pas à la musique (raffinée) et au chant l'occasion de s'épanouir ni à l'émotion le temps de naître.

Julia Le Brun

ANTONIO VIVALDI

1678-1741

♣ ♣ ♣ ♣ ♣ **Concertos pour violon RV 186, 220, 275, 294**

(Andante), 388. **Sonate pour violon en si mineur. Sonate pour violon et violoncelle RV 820** (transc. pour psaltérion et instruments). **Sonate anonyme et Fantasia pour psaltérion. Concerto pour cordes RV 156.**

Concerto da camera RV 84 *Franziska Fleischanderl* (salterio et direction), *Il Dolce Conforto*. Christophorus. Ø 2022. TT : 1 h 13'. **TECHNIQUE : 3/5**



Le mystérieux salterio ici célébré n'est autre que le psaltérion pour lequel Franziska Fleischanderl adapte des concertos et sonates de Vivaldi. Tantôt elle en frappe les cordes avec de délicats maillets en bois ou en cuir, tantôt elle les pince, parfois à l'aide d'un plectre, selon le caractère des mouvements, et chaque fois pour tirer

le meilleur parti de son superbe instrument romain de 1725. Un petit ensemble offre à sa sonorité lumineuse, d'une richesse de coloris et d'une expressivité assez exceptionnelles, un bel écrin douillet.

Dans l'*Andante* RV 294 (inédit) ou dans l'*Adagio* anonyme en mi mineur, la grâce est au rendez-vous. Un mystère, une poésie naissent d'un petit rien enchanteur : pizzicato avec les doigts et quelques accords de théorbe. Le finale de la *Sonate pour violon et violoncelle* RV 820 est tout aussi divin : moelleux expressif et timbres parfaitement équilibrés par la matité du son que génèrent le marteau de cuir, le discret soutien du violoncelle et le nappage d'un orgue.

L'*Allegro* RV 37a (d'une *Sonate en si mineur* récemment exhumée par Olivier Fourés) est grâtement joué avec plectre, fière guitare à l'espagnole et basse. Saluons aussi l'*Allegro* final du *Concerto* RV 220, techniquement très exigeant, où le swing de la soliste ne laisse jamais percevoir la moindre tension. Cerise sur le gâteau, au RV 156 sont rendues les douze mesures biffées sur le manuscrit. Pur délice.

Roger-Claude Travers

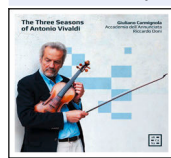
♣ ♣ ♣ ♣ ♣ **Concertos pour violon RV 189, 197, 201, 210, 230, 240, 265, 289, 327, 330, 332, 333, 343, 353, 367, 371, 380 et 390.**

Giuliano Carmignola (violon), *Accademia dell'Annunciata, Riccardo Doni*.

Arcana (3 CD). Ø 2022.

TT : 3 h 29'.

TECHNIQUE : 3,5/5



Contrairement à Bach, il n'y a jamais eu chez Vivaldi de style tardif. Il n'aura pas connu d'hiver.

D'où le groupement des concertos en trois périodes créatrices – en « trois saisons », donc, et autant de CD. Seul Giuliano Carmignola pouvait saisir tout ce qui sépare le RV 230 et le RV 367, composés à quelque trente ans d'écart. Son splendide Pietro Guarneri de 1733 a pour écrivain une *Accademia dell'Annunciata* de Riccardo Doni, à l'éloquence simple.

Dans *L'estro armonico*, les mouvements lents sont juste fredonnés, finement ciselés, touchants de

confiance. Le récitatif central du RV 343 est d'une élégante fluidité, dans le souvenir d'un Nathan Milstein. Dans le RV 240, Carmignola raconte et imagine. Tout est léger. Rien d'appuyé. Il joue avec les images, les anecdotes, les digressions. Les concertos de maturité, plus structurés, font souvent place au rêve en un amalgame de motifs disparates. Dans le RV 333, empli de citations, la virtuosité prend un tour fantasque. Quand Pinchas Zukerman, dans le RV 197, soulignait l'aérien et le chantant, Carmignola densifie le propos. L'*Adagio* devient prière. Les contrastes dynamiques et la charge pathétique que Biondi mettait au RV 189 s'effacent au profit d'un plus grand naturel.

Dans les œuvres de maturité, Vivaldi expérimente. La complexité technique s'accompagne d'un geste plus spectaculaire. Comme cette volée staccato de trente-deux notes dans le finale du RV 289. Le choix du tempo a ici toute son importance. Comparez le RV 353 par Huggett, Steck et Carmignola. Avec Steck, le trait est vif et sec, au détriment de l'affect. Celui de Huggett, sculpté, est plus habité. Carmignola y ajoute une certaine délicatesse – et ne séduit pas moins dans le langage nerveux, rhapsodique voire introspectif des concertos ultimes. On admire la poésie du RV 201 et le détachement du RV 367. Le RV 390 referme le triple album sur une promenade et une réflexion, comme si Vivaldi tirait sa révérence. Roger-Claude Travers

AUGUST WALTER

1821-1896

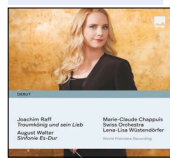
♣ ♣ ♣ ♣ ♣ **Symphonie en mi bémol majeur. RAFF : Traumkönig und sein Lieb.**

Marie-Claude Chappuis (mezzo-soprano), *Swiss Orchestra, Lena-Lisa Wüstendörfer*.

Schweizer Fonogramm.

Ø 2020 TT : 53'.

TECHNIQUE : 4/5



Créée en 1845, l'unique symphonie d'August Walter rencontra un vif succès à Vienne, Leipzig et Bâle – cité helvétique dont ce musicien allemand formé auprès de Bernhard Molique allait devenir le directeur musical – avant de sombrer dans un oubli total, du vivant

même du compositeur. Avec une pointe d'amertume, ce dernier reconnaissait que son langage tourné vers le XVIII^e siècle avait sans doute conduit à cet effacement. Les quatre mouvements très classiques de l'œuvre convoquent les ombres de Haydn et Mozart, comme le souvenir des premières pages de Beethoven et Schubert. On n'y trouvera en revanche aucun écho du romantisme d'un Schumann ou d'un Mendelssohn. Pour autant, la partition ne manque ni d'élan ni d'élégance, et utilise avec habileté les ressources de l'orchestre, en particulier des cors que sollicitent le superbe andante (prenant racine chez Weber) comme le trio du scherzo. Les musiciens du Swiss Orchestra, formation Mozart qui s'est fait une spécialité des partitions oubliées de son patrimoine national, y offrent le meilleur d'eux-mêmes. Si les sonorités sont parfois un peu vertes, la direction allante et passionnée de Lena-Lisa Wüstendörfer fouette la musique avec pertinence.

On découvrira en complément un vaste lied avec orchestre de Raff. Son poème (d'Emmanuel Geibel) narre la rencontre entre un « roi de rêve » et sa bien-aimée – il reflète aussi un flirt entre Raff et la cantatrice Emilie Genast... dont il épousera la sœur. Si le romantisme de ce compositeur suisse-allemand reste tempéré, s'il serait exagéré de voir dans ce *Traumkönig und sein Lieb* un opus précurseur des grandes pages de Strauss ou Mahler, il possède un charme réel. La mezzo Marie-Claude Chappuis, privilégiant le registre intimiste, ne cherche pas à en faire une scène d'opéra, et sa lecture précautionneuse bénéficie d'un accompagnement contenu avec soin. Tant pis pour le relief dramatique que l'œuvre recèle. Jean-Claude Hulot

KURT WEILL

1900-1950

♣ ♣ ♣ ♣ ♣ **L'Opéra de Quat'sous, Suite (arr. Schönherr). Les Sept Péchés capitaux (a). Suite panaméenne. September-Song**

(b). **Surabaya-Johnny** (c). *Serena Weym* (soprano) (a, c), *Othmar Sturm* (baryton) (a, b), *Martin Müller, Werner Gura* (ténors), *Grzegorz Rzycki* (basse) (a), *Sinfonietta de Bâle, Mark Fitz-Gerald*.

FHR. Ø 1991-1993. TT : 1 h 06'.